à son opposition politique. Son style châtié, d'une pureté laborieuse, contrastait avec son inspiration moins noble, bien que saine encore. Elle était vraiment, en général, trop banale, trop superficielle pour représenter le fond renouvelé de l'âme française. Ce fond ne fut remué et révélé que par la tempête littéraire de 1830.

Pas plus que Lamartine, Hugo ne sait rire. Gautier compose la *Comédie de la Mort*. Musset ne fait guère étinceler que ses larmes à travers son masque d'élégant frondeur. Baudelaire est sinistre. Leconte de Lisle dans ses poèmes sévères dédaigne même le sourire. Combien d'autres, leurs contemporains, attesteraient la même tendance, si je ne devais borner mes citations ! Seul, Banville a ragailardi la veine française par sa belle humeur faite de verve et de grâce athéniennes. Où sont ses élèves ?

A mesure que nous nous rapprochons du temps présent, la gaieté de nos pères se dénature et s'éteint. Aujourd'hui, ce que nous appelons gaieté n'est-ce pas une excitation fiévreuse qui trop souvent se traduit par une moquerie sarcastique, une raillerie acérée ? Dans les classes cultivées la naïve expansion de la joie en francs éclats se fait de plus en plus rare, le timbre du rire y est grêle et sec. Il y a beau temps qu'on ne chante plus au dessert ! La plupart des jeunes gens d'à présent, surtout les plus récents poètes, me semblent tristes par hérédité. La tristesse est chez eux une prédisposition native qui s'exerce sur n'importe quoi ; c'est un legs des vaincus à leurs descendants ; mais elle a perdu sa grandeur.

On aperçoit tout de suite une cause générale au discrédit où est tombée l'ancienne classification des poèmes. Elle a été de plus en plus abrogée par le progrès de la tristesse endémique, tapie au fond du rire même et que nous voyons se concentrer dans une portion envahissante de la jeunesse qui fournit les poètes.

Plus s'est aiguisée, exaspérée la double sensibilité nerveuse et morale, plus l'inspiration poétique a été contestée aux vers